



Colette, cette inconnue

Rencontre avec **Véronique Vella**, sociétaire de la Comédie-Française, et **Juliette Noureddine**, chanteuse, présentée par **Frédéric Maget**, président de la Société des amis de Colette et directeur de la Maison de Colette

En ligne à partir du 1^{er} février 2024

Éclairage pédagogique par Anne Delaplace, professeure de lettres

Le 11 décembre 2023, le Théâtre du Vieux-Colombier accueillait une rencontre publique autour de la figure de Colette, autrice de *Sido* et des *Vrilles de la vigne*, œuvres inscrites au programme du baccalauréat. L'occasion d'un dialogue entre deux artistes, la comédienne Véronique Vella et la chanteuse Juliette Noureddine, conduit par Frédéric Maget, président de la Société des amis de Colette.

Qui est Colette ? Une inconnue ? Pas vraiment... Elle affleure à la surface de notre imaginaire collectif, entre les figures effrontées de ses personnages les plus célèbres, Claudine, Gigi, et la voix de ses bêtes, chats et chiens, qu'elle a fait parler avec tant de malice, et qu'on nous a fait lire – bien trop tôt – à l'école. Mais la Colette que Frédéric Maget nous propose de découvrir déborde largement ce cadre trop étroit que le temps lui a assigné. Son œuvre est immense (elle a publié une soixantaine de livres et plus de mille articles) et plurielle (nouvelles, romans, chroniques, dialogues, livret d'opéra...), à l'image de sa vie. Journaliste, mime, romancière, fondatrice d'un institut de beauté, présidente de l'académie Goncourt, amante affranchie, Colette a écrit comme elle a traversé son existence : librement. Et a produit une œuvre hors du commun. Simone de Beauvoir, qui la considérait comme « le seul grand écrivain femme », ne s'y était pas trompée ; la République française l'avait adoubée à sa mort en 1954 en lui offrant les premières funérailles nationales accordées à une femme. Puis l'histoire littéraire – trop frileuse peut-être – s'est détournée d'elle. Sa récente inscription au programme du baccalauréat est l'occasion de redécouvrir cette autrice injustement méconnue, dont l'étonnante modernité inspire les artistes, nourrit les chansons de Juliette Noureddine et résonne dans la voix de Véronique Vella, sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier.

« JE VEUX FAIRE CE QUE JE VEUX »

Lire Colette, c'est cheminer avec elle, suivre son parcours de vie. Avant-gardiste en tout, elle invente, sans la conceptualiser, l'autofiction. Sa naissance en 1873, son enfance en Bourgogne, sa maison de Saint-Sauveur-en-Puisaye, son départ pour Paris, ses amants et amantes se fondent dans sa fiction. Elle entre en littérature en 1900 avec son premier époux, Henry Gauthier-Villars, dit Willy, qui la pousse à écrire et l'incite à réinventer son passé décolière : le personnage de Claudine est né. Mais Willy s'approprie cette œuvre, à la fois littérairement et financièrement, et Colette ne s'appartient pas encore. Il faut attendre le recueil des *Vrilles de la vigne*, en 1908, pour que l'autrice s'affranchisse de l'avidé mari. Cet envol à la fois personnel et littéraire, elle l'exprime poétiquement sous la forme d'une allégorie, dans le premier texte qui ouvre le recueil et lui donne son titre. Décrivant un rossignol prisonnier d'une vigne et luttant pour s'évader, Colette raconte sa propre émancipation : « j'ai jeté tout haut une plainte qui m'a révélé ma voix ». Cette voix, c'est son style, si singulier dans le paysage

littéraire français, dont Juliette Noureddine souligne combien il se prête à l'oralisation : « Je voudrais dire, dire, dire, tout ce que je sais, tout ce que je pense, tout ce que je devine, tout ce qui m'enchanté et me blesse et m'étonne ». Cet extrait proposé par Véronique Vella se présente comme une clé de lecture de l'ensemble de sa poétique : exprimer, à travers une subjectivité assumée, tout son rapport au monde, sans tabou. Son amour pour les femmes notamment qui l'a aidée à s'émanciper de Willy. Frédéric Maget rappelle l'importance de sa liaison avec Mathilde de Morny, dite Missy, à qui elle dédie les plus belles pages des *Vrilles de la vigne*, dans la nouvelle « Nuit blanche », et qui lui inspire en 1932 une étude sur la sexualité féminine intitulée *Le Pur et l'Impur*, en réponse au *Sodome et Gomorrhe* de Marcel Proust. Dans sa chanson « Monocle et col dur », qu'elle interprète au piano, Juliette Noureddine donne un nouvel écho à cet amour entre femmes et se réapproprie en musique les mots de l'autrice : « Missy toujours aimait Colette [...] Ah ! Qu'on leur permette, col dur et gourmette, la rose ou le ring, gourmette et smoking, l'ombre ou bien le socle, smoking et monocle, le pur sous l'impur... » Passant des bras de son mari à ceux de Missy, Colette s'affranchit des normes sociales et expérimente un mode de vie libéré du patriarcat. Frédéric Maget interroge les femmes qui l'entourent sur scène : peut-on considérer pour autant Colette comme une féministe ? Juliette Noureddine et Véronique Vella s'accordent à penser, comme son biographe Gérard Bonal, que Colette n'est pas une militante des droits des femmes, mais que c'est sa vie elle-même qui œuvre en faveur de leur émancipation, ce que la comédienne exprime en une formule éclairante : « Colette ne manifeste pas, elle est ». Cette liberté qu'elle s'accorde dans sa vie, elle l'explicite farouchement dans son œuvre, en particulier dans sa nouvelle des *Vrilles de la vigne* intitulée « Toby-Chien parle », où le petit bull rapporte les paroles programmatiques de son auguste maîtresse : « Je veux faire ce que je veux ! »

« MOI, C'EST MON CORPS QUI PENSE »

De 1906 à 1912, Colette se produit sur scène et explore avec bonheur l'univers du music-hall. Jouant la pantomime, parlant avec son corps, osant la nudité, Colette éprouve la joie de la scène et le frisson du scandale. Tour à tour faune, romanichelle, chatte ou momie, elle s'adonne au mimodrame. Dans *Rêve d'Égypte*, en 1907, elle embrasse sur scène son amante, Missy : c'est un esclandre ; dans *La Chair*, en 1908, elle dévoile son sein : c'est un triomphe. Toute son œuvre littéraire célèbre la jouissance du corps. Un corps vibrant, désirant et désiré, libre. On croit ainsi entendre Colette elle-même à travers les mots de son héroïne dans *La Retraite sentimentale* : « Moi, c'est mon corps qui pense. Il est plus intelligent que mon cerveau. Il ressent plus finement, plus complètement que mon cerveau. Quand mon corps pense... tout le reste se tait. » Frédéric Maget signale que cette expérience du music-hall fut peut-être la plus heureuse de sa vie : elle lui inspire des textes empreints d'une tendresse infinie pour

les artistes, pour le monde du spectacle et, surtout, pour celui des coulisses, auquel elle rend hommage en 1913 dans un recueil de nouvelles intitulé *L'Envers du music-hall*. Elle y révèle « l'envers de ce que les autres regardent à l'envers ». La lecture qu'en propose Véronique Vella donne ainsi à entendre la gouaille de « Gitanette » et dévoile cet envers du spectacle auquel la comédienne, non sans humour, voue un attachement très personnel, qu'elle partage avec Juliette Noureddine dans sa chanson *La Boîte en fer blanc*. Un univers de sueur, de « girls » et de paillettes, dans lequel la chanteuse évoque la figure de son père musicien, et les trésors de pacotille qu'il ramassait pour elle, enfant, une fois le rideau tombé sur la scène. Juliette Noureddine fait ainsi revivre, en quelques mots et quelques notes, ces trésors recueillis dans une boîte devenue un « Eldorado » de « perles et de strass », de « carton-pâte et de sentiment », autant d'images qui entrent intimement en écho avec les textes de Colette sur le music-hall.

« JE NE CESSERAI D'ÉCLORE QUE POUR CESSER DE VIVRE »

À partir des années 1920, une figure émerge dans l'œuvre de Colette : sa mère, qui s'impose en 1930 dans ce chef-d'œuvre auquel elle a donné son titre, *Sido*. Sidonie Landoy est une femme originale, profondément attachée à la nature, qui n'a eu de cesse d'inciter sa fille à regarder le monde, à s'en émerveiller. C'est du moins ainsi qu'elle la dépeint dans son œuvre, entremêlant étroitement

autobiographie et fiction. Frédéric Maget invoque ainsi l'image d'un miroir, que l'autrice se tendrait à elle-même pour redessiner son enfance, au point de faire de sa mère « le personnage principal de toute [s]a vie ». Sido est la reine du jardin, des végétaux, des animaux, du vivant. C'est elle qui offre à sa fille un « alphabet nouveau » qui va lui permettre de dire le monde, de le célébrer. Attentive à toutes les créatures, Sido se soucie d'un cactus sur le point de fleurir, ou suspend sa récolte de cerises pour observer un merle s'en régaler. Cette sensibilité – réelle ou réinventée – Colette s'en veut l'héritière, et la traduit dans ses descriptions de la nature, son goût pour le lexique botanique, son affection pour les bêtes, à qui elle donne la parole. Dans son recueil *La Paix chez les bêtes*, le chat Poum s'écrie : « Je suis le diable ! » Une exclamation qui résonne, sur scène, dans la chanson de Juliette Noureddine « Litanies du diable » nourrie des mots de Colette : « Je suis le râle et le soupir, je suis le pur, je suis l'impur [...] je suis le chat ! » Cette capacité à s'émerveiller devant le monde, aussi infime soit-il, Colette la chérit jusqu'à la fin de sa vie, comme le révèle ce dernier texte, rédigé en 1954 quelques semaines avant sa mort, et lu par Juliette Noureddine. Elle y exprime sa soif d'apprendre, « apprendre ce que la vie animale ou végétale offre à tout moment de poignant. [...] Tout ce qui m'a étonnée dans mon âge tendre m'étonne aujourd'hui bien davantage. L'heure de la fin des découvertes ne sonne jamais. Le monde m'est nouveau à mon réveil chaque matin, et je ne cesserai d'éclorre que pour cesser de vivre. »



© coll. Comédie-Française